



© Simon Gosselin

Laure Dautzenberg : *Pourquoi avez-vous choisi de faire un spectacle sur Nina Simone ?*

David Geselson : Entre *En Route-Kaddish* et *Doreen*, je suis tombé sur une biographie de Nina Simone écrite par le journaliste franco-suisse David Brun-Lambert. Je connaissais sa musique, comme tout le monde, mais pas du tout sa vie que j'ai trouvée incroyable. J'ai découvert là une épopée de soixante-dix ans qui se termine dans une solitude presque totale à Carry-le-Rouet, l'histoire d'une quête intime, éperdue pour la reconnaissance, et celle d'une lutte politique vitale qui résonne encore aujourd'hui. Par ailleurs, je ne mesurais pas son engagement dans la lutte pour l'obtention des droits civiques des Noirs américains dans les années 60. Or cette histoire me fascine depuis que je suis adolescent, époque où j'avais, comme beaucoup d'adolescents,

THÉÂTRE

DE LA BASTILLE

LE SILENCE ET LA PEUR

DAVID GESELSON

ENTRETIEN

besoin d'images et de figures de la révolte et où je m'étais passionné pour ce mouvement. Je me suis dit que Nina Simone était une figure extrêmement puissante qui portait une variété d'histoires à l'intérieur de sa propre histoire. Il y avait là une tension entre un individu et la grande histoire, ce qui est au centre de mon travail de ces dernières années. Cela m'a semblé propre à en faire une matière théâtrale très riche, avec toutes les difficultés que cela comporte. La première étant : qui suis-je, moi, blanc, français, pour raconter une histoire qui n'est pas la mienne, qui ne sera jamais la mienne, et dont je ne fais pas partie ? Très vite s'est imposée l'idée qu'il fallait travailler avec des gens dont c'est l'histoire, c'est-à-dire une équipe afro-américaine. Ce n'était pas possible d'écrire un spectacle sur cette femme uniquement d'un point de vue français. On peut étudier beaucoup de choses sur l'histoire

ENTRETIEN

afro-américaine, sur la biographie de Nina Simone, on peut l'approcher autant qu'on veut intellectuellement, je pense qu'il nous manquera toujours quelque chose, qui n'est pas forcément de l'ordre de la connaissance mais d'un inconscient que l'on porte en soi quand on vient de cette histoire-là. On est alors allé rencontrer des artistes aux États-Unis et le spectacle s'est écrit et construit avec eux.

L. D. : *Que faites-vous de la dimension musicale de Nina Simone ?*

D. G. : C'était une grande question parce que c'est la première chose à laquelle on pense. C'est la chose la plus difficile : il n'y aura évidemment jamais rien de mieux que la musique de Nina Simone pour un spectacle sur Nina Simone ! Nous avons choisi pour notre part de travailler à un dialogue car sa musique contient quelque chose d'unique qui est un mélange de classique et de jazz et qui est lié à la formation qu'elle a reçu. D'une part le gospel et le negro-spiritual qu'elle a appris dès 4 ans à l'église où elle jouait avec sa mère, et d'autre part sa formation classique puisque, à partir de 7 ans, elle a étudié la musique avec une professeure de piano blanche d'origine anglaise qui lui a beaucoup enseigné Bach, Ravel, Debussy... Il y a donc du Bach, du Nina Simone, du jazz. Elios Noël joue du piano tandis que Loïc Le Roux, qui est le créateur son, a cherché des ponts entre musique classique et jazz. Mais le cœur du projet c'est l'histoire afro-américaine à travers l'histoire de Nina Simone.

L. D. : *Vous faites un travail très documentaire, qui accorde une très grande importance au récit. Comment cela*

s'articule-t-il dans ce projet ?

D. G. : Mon théâtre est plus documenté que documentaire. J'utilise des documents pour pouvoir écrire des fictions, composer une histoire. La place du récit est majeure, particulièrement ici, parce que je crois que l'on a besoin de faire des récits pour pouvoir faire communauté. Cette fois, nous sommes allés puiser très loin dans l'histoire puisque l'on commence en 1492 et que l'on finit aujourd'hui. On essaie d'embrasser, même si c'est au fusain, même si c'est très évoqué, cinq cents ans d'histoire à l'intérieur des soixante-dix ans de la vie de Nina Simone. Il s'agit d'évoquer à la fois le génocide amérindien, les déportations de masse des Africains durant les traites transatlantiques et les premiers cours de piano de Nina Simone qui, à 7 ans, traverse la forêt pour aller chez sa professeure alors que ça l'ennuie parce qu'elle est très amoureuse... On raconte de toutes petites séquences de vie et des grands moments d'histoire. Il y a une superposition de niveaux permanents.

L. D. : *Comment avez-vous construit le spectacle ?*

D. G. : Dans le processus d'écriture qui est le mien jusqu'à aujourd'hui, je travaille avec les acteurs. C'est vrai pour *En Route-Kaddish*, pour *Doreen*, à plus forte raison pour *Lettres non-écrites*. Là il était très clair qu'il y avait des choses que je n'étais pas capable d'écrire. Il était donc essentiel de solliciter les interprètes sinon je pense qu'on serait tombés dans un folklore, dans une idée de ce qu'est l'histoire afro-américaine. Chez tous ces acteurs il y a des origines très diverses. Dee Beasnael, qui joue Nina Simone, est une comédienne née au Ghana, qui vit aux États-Unis depuis l'âge de 5 ans ; Kim Sullivan est un acteur

« Le cœur du projet c'est l'histoire afro-américaine à travers l'histoire de Nina Simone »

ENTRETIEN

américain, né en Caroline du Nord, qui a vécu à Philadelphie puis à New-York ; Elios Noël et Laure Mathis sont français. Ce mélange des trois rives de l'Atlantique en dit j'espère davantage qu'un simple mélange de langues et de couleurs de peau. Pour moi, cela parle des origines et donc de l'histoire. Kim Sullivan est le descendant d'ancêtres réduits à l'esclavage au XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle. Dee Beasnael a des arrière-grands-parents et des grands-parents qui ont été colonisés par les forces européennes. Ils viennent de cette histoire-là, ils transportent avec eux ce bagage et ils ont quelque chose à en dire de bien plus précis que moi.

L. D. : *Pouvez-vous nous donner un exemple de ces apports précis ?*

D. G. : Il y avait par exemple un texte que j'avais écrit il y a très longtemps pour la figure de Nina Simone. C'était un monologue qui comportait une longue description de tortures commises par les esclavagistes américains blancs à la fin du XVIII^e siècle, prise dans un récit où Nina Simone racontait que quand elle traversait la forêt, adolescente, pour aller prendre des cours de piano, ce cauchemar des tortures lui revenait.

On était tous très contents de ce texte, Dee Beasnael qui le jouait aussi. On trouvait ça très dur, très violent mais en même temps fort parce que ça allait dénoncer les horreurs de l'esclavage.

Et tout d'un coup un des comédiens (un Américain qui a quitté le projet) m'a dit : « *À quoi te sert cette description de la torture ?* » - « *Ça me sert à montrer l'horreur de l'esclavage.* » - « *Oui mais là tu parles de moi, de nous, comme des victimes de torture donc, sans le savoir, pour me mettre moi, homme ou femme noir, sur scène tu as besoin de parler de moi comme une victime, mais c'est ton propre besoin. Moi, aujourd'hui,*

je ne suis pas une victime. Si tu me montres comme une victime, toi, blanc français, pourquoi tu le fais ? Est-ce que tu ne te rends pas compte que tu es encore en train de montrer quelque chose du victimaire ? Oui, il faut montrer les horreurs de l'esclavage mais moi je ne suis pas sûr d'avoir envie de parler de la misère qu'on m'a faite, j'ai envie de parler de la beauté de ce que je peux faire, de la beauté de mon peuple, de la beauté de mes ancêtres, de leur puissance, de leur capacité... ». J'aurais pu le penser, évidemment, mais pas de manière aussi claire et limpide. Cette acuité-là, je ne peux pas l'avoir, je ne l'ai pas. Et on a enlevé ce texte. La question est de savoir ce que l'on manipule comme objet ; d'être conscient que parfois sans s'en apercevoir, sans même en avoir conscience, et probablement encore moins en France qu'aux États-Unis, on fait le jeu d'une classe dominante blanche, qui en tout cas se pense dominante. Aux États-Unis, cette forme d'inconscience porte un nom : le « white privilege », le privilège blanc. Ensuite c'est vrai qu'il faut faire attention à ne pas tout aplanir. Mais nous ne nous sommes pas privés de questions. Les comédiens rencontrés aux États-Unis nous ont beaucoup dit qu'il y a des sujets qu'on a soulevés en répétition qu'il était impossible d'aborder dans le cadre d'une répétition américano-américaine avec des acteurs et des actrices de couleur et d'autres blancs, parce que cela pouvait générer des conflits monstrueux. Nous, nous mettions les pieds dans le plat. Ensuite, la vie de Nina Simone, ce n'est pas qu'une histoire de conflit, ce n'est pas qu'une histoire de victime, c'est aussi une histoire de création. Et c'est une histoire de communauté. C'est une femme qui rassemble : elle a rassemblé une communauté noire militante afro-américaine dans les années 60 mais ce qui est sublime, c'est qu'elle est le symbole

ENTRETIEN

d'un désir de liberté qu'on a comme être humain tout court. Elle a une puissance émotive sans filtre qui fait qu'on se reconnaît en elle à des endroits extraordinairement différents, quelles que soient les cultures, quelles que soient les couleurs de peaux, quelles que soient les origines. Et c'est aussi devenu un spectacle sur la question des blessures physiques que laisse l'Histoire. Il n'y a pas que des blessures psychiques. Je crois beaucoup que l'Histoire laisse des cicatrices dans les corps de ceux qui l'ont vécue, qu'ils l'aient subie ou qu'ils l'aient provoquée. On a beaucoup dit de Nina Simone qu'elle était folle, mais elle ne l'était pas. On a dit d'elle qu'elle avait un trouble dissociatif de l'identité - catégorie qui n'existe d'ailleurs plus dans les catégories psychiatriques -, des identités qui se mélangeaient. Je le lis moi comme une forme de cicatrice mentale, comme quelque chose qui, à l'intérieur du cerveau, ne se referme pas bien. On a donc travaillé aussi sur la manière dont ces cicatrices se transmettent d'une génération à l'autre. Et je pense que cette dimension est intergénérationnelle et « intercontinentale ». De part et d'autre de l'Atlantique, il y a des cicatrices qui sont inscrites dans les corps des héritiers de ces histoires, dont il n'est pas facile de se débarrasser. La question est : comment les guérir ?